

May pren bien garda à te, sy tu fay-z-iquay pa,
 Ne pren pas un gros vio, vou ney pa ton affaire,
 May-z-un jouainou vassio que seye calinaire, etc.

Il parle ensuite à sa femme des frais de son enterrement et lui donne pour dernier conseil, lorsqu'elle aura obtenu crédit du curé, *Honni soit qui mal y pense*, de ne jamais lui donner une obole.

Par lou dou sémouno et lou quatrou pourto,
 Donna lour a dina et bere de bon co.

Ses plus grands regrets sont pour son ami Marguin ; il fait des vœux ardents pour qu'il le remplace comme *clocheteur* :

N'ériers si bien d'accord avoüay Jacques Marguin
 Que n'avisavon pas qui payave lou vin !

Sa femme à son tour essaye de le reconforter et lui promet, si elle a le malheur de le perdre, de se conformer scrupuleusement à ses avis, excepté pourtant en ce qui concerne le choix d'un nouveau mari. (Qui pourrait en effet remplacer dignement son pauvre Jacques ?)

Je te remercie, lui dit-elle, enfin,

De la bouna amitie, que tu m'a temouniat,
 Tu mo-z-a fa counutre, fezan ton testamen,
 De m'avez tout donna et ren à tou paren.

Par lou frais d'illiezi, je sioré ton consey,
 L'argen quey baliarey, lour fara pa ma-o dey.

L'épithaphe de Jacques Bellemine est digne en tous points du goguenard et vieux *campanaire*.

En résumé, Antoine et Jean Chapelon sont deux *fantaisistes* qui connaissent à merveille et d'instinct, le secret de surprendre le lecteur par de vives et soudaines images. Antoine l'emporte sur son fils dans la connaissance du cœur humain ; il peint ce qu'il voit impitoyablement. En quelques lignes, dans Bobrun, il étale le drame le plus lamentable, celui d'un vieillard que les siens abandonnent et qui se voit entouré, vivant, de tous les messagers de la mort. Antoine et Jean sont d'une nature brusque et sans